

Atelier d'écriture
2^{ème} 11

LA PLUME DE NOS RÊVES



Lycée Eugène Delacroix
Maisons-Alfort
2019

PRÉSENTATION

L'écriture nous plonge dans une expérience étrange où l'on découvre, dans le mouvement de ses mots, ce que nous ignorions avant même de l'écrire. Simple révélation ? Pas seulement car l'écriture ne fait pas que *dé-couvrir* ce qui se cachait en nous, elle le crée aussi au fur et à mesure de la venue des mots.

Ce n'est pas non plus un monde fait de toutes pièces mais de ce que nous avons vécu, lu, appris... ainsi que de ce qu'on ignorait savoir et qui vit en nous dans l'attente de mots pour se révéler. On est bien plus riche qu'on ne le croit.

Pour permettre cette expérience, j'ai demandé aux élèves de seconde 11 d'écrire à partir d'« amorces », simples débuts de phrases, à prolonger *sans réfléchir* afin de permettre à la langue de chacun d'inventer son espace, ses paysages, ses atmosphères...

Qu'on le veuille ou non, chacun d'entre nous vit, bouge et s'exprime dans une langue qui lui est propre ; une langue certes qui loge dans la langue commune que nous partageons, mais qui a ses propres intonations, ses propres couleurs. Et si cette langue trouve moyen de s'exprimer librement, elle fait alors entendre d'autres façons d'être au monde. C'est ce que ces ateliers nous ont révélé.

Je remercie les élèves de seconde 11 de s'être lancés avec autant de passion dans l'écriture. Je remercie aussi M^{me} Pascale Bel-Féraud, professeure de Littérature, M^{me} Cécile Chéné, professeure d'Histoire et M^{me} Cassandre Boudet, professeure Documentaliste qui m'ont accompagné avec ferveur tout au long de cette belle aventure.

Jean-Louis Giovannoni

L'atelier d'écriture a été mené avec une classe de seconde du lycée Delacroix de Maisons-Alfort. Cassandra Boudet, professeur documentaliste, Cécile Chéné, professeur d'histoire-géographie et Pascale Bel-Féraud, professeur de français étaient les professeurs encadrants et Jean-Louis Giovannoni, le poète en résidence à l'école vétérinaire de Maisons-Alfort, que nous avons eu la joie d'accueillir dans notre classe.

Nos élèves étaient au début, pour certains, inhibés à l'idée d'écrire, et, peut-être surtout, d'écrire à l'école sans les contraintes académiques de l'école. Jean-Louis Giovannoni a su, avec son grand tact et sa grande bienveillance, les mettre en confiance : il a d'abord noué une relation avec eux en leur parlant de son parcours et en leur lisant quelques-uns de ses textes ; nous avons nettement perçu que les élèves avaient conscience que lire ses textes en public signifie s'exposer, et leur respect était dès lors acquis.

Puis, il s'est agi qu'ils écrivent ! Jean-Louis a su dédramatiser ce geste et, pour leur éviter l'angoisse de la page blanche, au début leur a proposé un matériau sur lequel s'appuyer, à savoir leurs impressions après la visite du musée de l'école vétérinaire. On peut en trouver la trace dans des textes contenant des formules comme « La nuit, nous sortons de nos vitrines », « Je loge juste à côté de ... », « Essayons d'y voir plus clair », ou encore « Si je pouvais voler » ; formules incitant les élèves à se mettre à la place des collections exposées. Peu à peu nous avons eu la joie de voir les élèves se libérer et écrire des textes de plus en plus personnels et aboutis. Ils les lisaient, sans exception, à leurs camarades avec de plus en plus de confiance.

Dernière étape : la correction, et surtout l'auto-correction. Jean-Louis leur a ensuite suggéré des retouches, dont il discutait avec les élèves, de manière à ce qu'ils affinent leur démarche et leur style. Bienveillance rimant avec exigence !

Il s'est donc agi, vous l'aurez compris, d'une expérience humaine et littéraire très forte, qui a permis à nos élèves de

s'exprimer, de mieux s'écouter, et, ainsi, de progresser. Les élèves et nous-mêmes remercions chaleureusement, et sans réserve, Jean-Louis Giovannoni.

Cassandra Boudet, Cécile Chéné et Pascale Bel-Féraud.

Si je pouvais voler, je serais un aigle, seul et libre dans l'air à la recherche d'une proie. J'observais le paysage montagneux de très haut grâce à mes grandes ailes. De temps en temps, je laisserais échapper des cris stridents qui résonnaient à des kilomètres alentours. Je serais inatteignable, intouchable, quasiment invincible : je serais le prédateur le plus dangereux des airs. Mes yeux perçants et sophistiqués repérant des proies à des centaines de mètres. Une fois mon repas identifié, je piquerais droit vers le sol à une vitesse hallucinante et ma proie n'aurait même pas le temps de réagir que mes pattes crochues l'auraient agrippée et emportée dans les airs. Je l'amènerais ensuite dans un endroit sûr pour avoir la certitude de la savourer sans être dérangé.

oo

A la tombée de la nuit, on découvre un autre monde. Tout devient plus calme, les voitures ne passent presque plus et les passants non plus.

Du haut du 32^{ème} étage, j'observe la ville éclairée par les nombreux immeubles et lampadaires.

Le calme est interrompu quelquefois par des sirènes de police ou d'ambulance. Mais la ville est grande et il en faut plus pour perturber le sommeil de ses millions d'habitants. La nuit, tout n'est pas fermé, les fast-foods, quelques magasins et les cinémas restent ouverts : ils proposent des services de nuit. Mon passe-temps favori, à la nuit tombée, c'est d'observer la ville en détail. J'aperçois alors de minuscules silhouettes qui se déplacent sur les trottoirs, elles sont tellement petites qu'on pourrait les comparer à des fourmis.

Alexis GUITTON

Nous sommes aujourd'hui dans un monde égoïste et égocentrique, seule notre petite personne compte, et ce n'est que notre minuscule personne. Je ne sais même pas si notre vie est réelle. Comment peut-on prétendre que notre vie est réelle ? Je suis sûre que notre vie n'est qu'une illusion. Le monde qui existe autour de moi pourrait n'être qu'une illusion. Et si mon illusion meurt, si je meurs, le monde, que je vois, restera-t-il encore ? Ma vie est minuscule, et tout ce qui m'entoure n'est que poussière. Je ne peux prétendre que ma vie est réelle, concrète car quand je rêve, quand je le vis, rien n'est logique, je pourrais sauter dans une piscine et me retrouver dans un volcan. Dans mon rêve, je trouverais ça normal. Dans un rêve, la situation semble toujours concrète, c'est quand je me « réveille » que je réalise que ce que j'ai vécu est complètement insensé ; pourquoi ça ne pourrait pas être la même chose pour ma vie ? Quand je passe une journée en cours, ça me paraît aussi réel que dans un rêve. Je parle de mon ressenti, je parle de moi, quand je dis que le monde est égoïste et égocentrique, et c'est vrai. Quand je parle du monde en général, je finis toujours par ne parler que de moi, de ma vie, je suis égocentrique sans même le vouloir. Quand une personne dit quelque chose, on a tendance à le rapporter à soi, et l'on se compare les uns les autres constamment : on en a besoin, que ce soit pour se dire que notre jean est mieux ou se dire que l'on a plus d'argent. C'est une nécessité. En tout cas, notre génération est en partie comme ça. On veut toujours avoir plus, et si nos parents nous offrent quelque chose, on sera content sur le moment, et tout de suite après, on voudra autre chose. Ou bien on a quelque chose et on en est content, et ensuite on découvre quelque chose d'encore plus beau ou plus moderne, et là on a envie aussitôt de l'avoir. Du moins c'est mon cas.

Je me rappelle alors que mes parents ont travaillé pour m'offrir ce que j'ai, et là je me sens mal de vouloir toujours plus.

Adèle FRANÇOIS

Je me retrouve dans une rue complètement inconnue et, là, j'aperçois un monument qui, lui, est très connu : la Tour Eiffel. Autour de moi, il n'y a que des magasins de luxe qui me font rêver. Je me demande si je ne suis pas dans l'Avenue Montaigne, une des plus belles avenues où il n'y a que des magasins de marques, et les plus grands couturiers du monde. Quand tout d'un coup j'aperçois une personne que je connais. Je lui fais un signe de la main et la rejoins. C'est l'une de mes meilleures amies. Elle s'est retrouvée aussi dans cette rue par pur hasard. Que le monde est quand même petit ! Nous décidons alors de faire du shopping. Nous nous dirigeons tout de suite vers l'un de nos magasins favoris : Dior. Nous rentrons et nous jetons, toutes les deux, notre dévolu sur le même sac. Décidément, aujourd'hui, nous avons les mêmes pensées !

oo

Je loge dans un musée très connu à Paris, juste à côté d'une collection de monstres. De nombreuses personnes visitent ce musée où je suis une sirène très appréciée par les visiteurs. Mais le conservateur a décidé de me changer de place. Une après-midi, des visiteurs, qui m'avaient découverte sur internet, ont insisté pour me voir, parce qu'ils n'avaient jamais vu cela auparavant dans un musée. Ils étaient excités de me voir et ils avaient aussi une idée derrière la tête. Dès leur arrivée, ils se sont dirigés là où je me tenais d'habitude mais ils ne m'ont pas trouvée. Ils ont alors décidé de demander au gardien. Il leur a indiqué où je me trouvais, juste à côté des tableaux, au fond du couloir. Ils se sont précipités alors dans cette direction.

Assia ALLI

Tous ces gens qui me regardent dans mon bocal sont impressionnés, effrayés même, ou peut-être stupéfaits de voir telle anomalie. Cette anomalie, c'est moi.

Moi qui suis si différent,

Moi qui suis si seul,

Moi qui suis là où personne ne désire être.

Je suis triste. Je n'ai que mon imagination pour me consoler, la différence pour me rapprocher, et l'humiliation de devoir rester dans ce bocal.

J'aimerais être de l'autre côté de cette paroi de verre.

Et non exilé ici.

Je suis comme eux, bien que je ne sois enfermé.

oo

Cette vie minuscule, est en fait minuscule pour nous mais gigantesque pour d'autres. Tout est question de point de vue. Il y aura toujours plus petit que nous comme il y aura toujours plus grand. Cette vie minuscule n'est souvent pas prise en considération du fait que ces êtres ont une taille inférieure à la nôtre. Nombreuses sont les personnes qui les écrasent sans aucune raison. Ces personnes méprisent les petites bêtes et moi je méprise ces personnes, car elles pensent que leur vie a plus de valeur, plus d'importance que celle d'autres êtres vivants, qui sont tout simplement plus petits.

Luca ROVINI

A la tombée de la nuit, un nouveau monde s'ouvre
Un silence majestueux se promène sur les routes
L'obscurité surgit et elle me suit
Sentir ce vide qui m'envoûte

J'essaie de comprendre la réalité
Jour ou nuit, lequel choisir ?
L'un rempli de vérité
L'autre ne semble pas réagir

S'enlacer dans un chemin
Elle m'attire dans son univers
Elle me demande ma main
Pour m'embarquer vers son destin

J'hésite à la rejoindre
Sa voix m'entoure pour me dire ses pensées
Avec elle, je ne dois rien craindre
Alors j'avance vers elle sans me cacher

Pourquoi recule-t-elle ?
Je me rapproche mais elle s'éloigne à mon passage
Le temps passe, je ne vois qu'elle
Pourquoi reste-t-elle si sage ?

Je comprends où elle veut m'emmener

A la frontière, à cette heure

Elle décide de me laisser mener

Vivre ma vie et explorer mon bonheur

Channel CAFE

Il fait les mêmes gestes que moi
Il a mon regard, la copie exacte
Il me ressemble comme deux gouttes d'eau
Quand on se regarde de haut
Il a le même sourire que moi
Il a le même corps que moi
Abdominaux, pectoraux
Je le regarde de haut
J'ai l'impression de le connaître
Qui ça peut être ?
J'essaye d'observer ces détails
Qui me laissent sans voix
Je crois bien savoir
Incroyable
C'est mon reflet
Dans ce fameux miroir.

Théo AHILE

Le bleu de la mer se confond avec le ciel
On mange, on dort, on a le soleil et les nuages
J'entends encore sa voix au sommet des gratte-ciels
C'est mon père, qui me rappelle d'être bien sage.

Bientôt, viendra le soir et ses milliers d'étoiles
Celles que je vois dans tes yeux à chaque regard
Au moment où tous les sentiments se dévoilent.
Je ferme les yeux et me glisse dans mes cauchemars.

Je me réveille, fatiguée, sans aucun repère
Les yeux pleins de visions, inondés de rayons
D'où vient cette fichue lumière
Qui brouille ma raison ?

Joane CAVICCHI et Pauline ROBINI

A la tombée de la nuit, le soleil disparaît derrière les maisons et les gens rentrent chez eux. Ils vont préparer le dîner, inviter des amis, puis mettre les enfants au lit. Les adultes vont parler jusqu'à tard, peut-être jouer au poker à la faible lumière de la cuisine, en faisant attention, bien sûr, de ne pas réveiller les enfants. Et puis, ce sera l'heure pour les invités de repartir. Alors ils passeront par la nuit pour atteindre leur maison, identiques à celle de leurs hôtes.

Je ne fais pas partie de ces gens-là, ces gens qui font tous la même chose tous les soirs. C'est trop banal pour moi. Moi, je reste dehors pour regarder les derniers rayons de soleil s'effacer, tout en sentant le vent se lever. Puis, c'est la lune qui arrive, avec ses étoiles par milliers, et qui vient nous éclairer. Dans ces moments-là, je suis toute seule dans les rues.

Joane CAVICCHI

La nuit, nous sortons de nos vitrines, ces vitrines qui pendant la journée nous gardent au chaud, alors que ceux qui nous regardent béats se les gèlent. Nous sortons pour profiter de cette liberté qui nous tend les bras à chaque instant ; nous sortons habillés ou nus si on n'a pas eu le temps de s'habiller.

Je profite, avec mes « collègues », de ces heures de liberté avant que le soleil ne se lève et que nous redevenions de simples mannequins en plastique. D'autres, en profitent pour manger, ou s'habiller car la nudité ne fait pas partie de nos habitudes, même si ce n'est pas choquant. N'est-ce pas bizarre de ne pas pouvoir dormir ? Des fois je rêve d'être humaine et de pouvoir m'habiller comme je le veux ; de vivre jour et nuit jusqu'à la fin de mes jours. Je les terminerai sûrement dans une décharge, broyée ou recyclée pour la planète !

Heureusement que je suis dans un centre commercial et non dans une vulgaire boutique de rue comme chez Dior, où ils n'ont jamais de repos. Frimeurs ! Qui se croient tout permis parce qu'ils portent des habits de luxe. Moi aussi, je porte des habits de GRAND luxe ! Qui a dit que Tex by Carrefour n'est pas une grande marque ?

Estelle NLELE

Des mouvements, des cris, j'ouvre les yeux.
Je me réveille dans un liquide visqueux.
Je suis perdu dans la pénombre.
Pourquoi avoir un destin si sombre ?

Je sors de mon enveloppe corporelle.
Même si cela peut sembler irréel.

Je compte : un, deux, trois...
Serait-ce mon nombre de bras ?

Je veux dire tout haut ce que je pense tout bas.
Mais mes poumons ne se développent pas.

Ce n'est sûrement que mon imagination, mais
Peut-être me mettra-t-on dans une collection ?

oo

Il fait les mêmes gestes que moi
Et il me fixe du regard
J'entends encore sa voix
En plus de la peur qui m'empare

Une erreur et il s'affaisse
En lui on ne peut pas voir
On le manipule avec adresse
Je parle bien sûr d'un miroir

Cédric HAUSSAIRE

Je suis enfermée. A travers une vitre jaunie, je vois le monde qui s'anime. Des êtres, grands, avec la peau tendue et une touffe de cheveux sur la tête, me regardent à travers mon bocal. Ils sont tous différents mais, étrangement, ils ont tous la même expression lorsqu'ils me voient.

J'envie leur liberté. Se mouvoir dans l'espace sans aucune limite, sentir le sang couler dans ses veines, pouvoir courir toujours de plus en plus vite et surtout pouvoir ressentir ; être triste, amoureux, joyeux, malheureux. Toutes ces choses que je ne connaîtrai plus. Ma vie de résumé à observer ce qui m'entoure sans pouvoir participer à ce mouvement. A travers les regards qu'ils portent sur moi, j'aimerais pouvoir leur dire ce que je suis vraiment : un être vivant avant tout ! Car oui, j'ai beau avoir été classée dans la catégorie des « monstres » : je suis quelqu'un, même si mon regard n'est pas aussi vif qu'il devrait être.

Ces gens, dehors, ne se doutent de rien et me prennent pour un vulgaire objet. J'ai sûrement de la valeur, je suis « un objet de collection ». Mais si ma valeur n'est liée qu'à mon prix, alors je préfère disparaître que de continuer à contempler ce monde de vivants où je ne pourrai jamais aller.

Elisa BARTHÈS

La personne la plus importante, c'est toi

Tu es là, ton regard en dit long
Tu étais jeune avec ta longue chevelure
On a les mêmes traits de visage, tout
Le monde nous le répète, je suis ta
Photocopie. Cette photo est vieille mais
Tu es toujours aussi belle.

Je vois dans ton regard de la sagesse
Je sais que grâce à toi, je pourrai tout surmonter
Tu es mon bonheur, je ne pourrai
Jamais assez te remercier
Tu étais, es et seras présente pour moi
La personne la plus importante, c'est toi.

oo

J'ai envie de voir tout le monde, tous les animaux possibles comme les licornes qui nous faisaient rêver quand on était enfant avec leurs belles couleurs arc-en-ciel, de pouvoir ouvrir des ailes et voler, de parcourir le monde en un claquement de doigts. J'ai envie de voir toutes les cultures du monde, les magnifiques paysages qui nous entourent. J'ai envie de voir un sourire sur le visage de tout le monde. J'ai envie de voir un monde sans haine, sans malheur avec seulement des bonnes choses dans la vie et de m'amuser sans me poser de question. J'ai envie de voir un monde sans peur car la peur empêche les gens de vivre et après avoir des regrets pendant toute leur vie. J'ai envie de voir toutes les personnes rigoler ensemble sans dispute ni guerre. Mais essayons d'y voir clair. En fait, j'ai envie de voir la vie en rose.

Inès MAUCLAIR

Souvent, je me demande : combien est-on à l'intérieur de soi ?
A l'école on m'a appris que nous sommes composés de millions de cellules, elles-mêmes composées de cytoplasme, d'une membrane et d'un noyau. Mais moi, je veux savoir. Qu'est-ce qu'il y a encore au fond. Mes parents me disent que j'étudierai cela plus tard, mais moi je veux le savoir maintenant.
Je veux savoir ce qu'il y a à l'intérieur, puis ce qu'il y a encore à la suite ; puis encore et encore, plus que ce que l'homme à découvert. Je voudrais savoir tout, jusqu'à revenir à la question : combien est-on à l'intérieur de soi ?
Je pense souvent me mettre à la place de la dernière chose en nous et me dire : c'est impossible que ce soit la dernière chose car je suis forcément composé de quelque chose de plus. Le nombre est tellement énorme qu'aucun humain ne pourra répondre à la question : combien est-on à l'intérieur de soi ?

oo

A la tombée de la nuit, pour moi c'est le lever du jour comme disent les humains. Je me réveille en forme mais avec le ventre vide – une occasion parfaite ! Tout le monde dort, personne ne viendra me perturber pendant la chasse. Aujourd'hui, on est mardi et mardi c'est le jour des araignées sur leur coulis de sang. Rien de bien compliqué. Après avoir savouré ce bon déjeuner, je suis parti faire un tour me détendre et digérer. Après la digestion, c'était l'heure de la douche, et ensuite direction le lac ! La nuit continuait de progresser. Quand je suis arrivé, il y avait, comme d'habitude des petits poussins et leur mère – un vrai régal !

Fayçal MAHFOUD

Cela fait des années que je suis enfermé dans cette cité où je galère tous les jours. Aujourd'hui, j'ai 25 ans, j'aimerais bien changer de vie. Voir tous les jours les mêmes personnes avec les mêmes vices, les mêmes activités, sortir, une moto-cross pour réveiller cette cité et 10 minutes après me faire courser – j'en ai marre.

Oui j'aime les gens qui sont avec moi, ils sont toujours là à me soutenir, à faire des bêtises avec moi. Lors de nos gardes à vue, jamais ils ne m'ont dénoncé, toujours fidèles, avec des valeurs.

Mais aujourd'hui j'ai craqué – j'en ai marre des problèmes. Je me rends compte que ce n'est pas ça la vie. Si je pouvais voler, je volerais jusqu'aux îles les plus belles, j'emmènerais ma famille loin de tout ça.

La réalité est dure à accepter : je serai toute ma vie enfermé ici.

Mon passe-temps c'est foot et rap. Cela fait 7 ans que je rappe et que je rêve aussi tous les jours de devenir un rappeur. C'est sûr que ce n'est pas gagné.

Deux ans plus tard, je suis toujours au même endroit et la journée passe comme les autres, comme les milliers d'autres. Une semaine plus tard, je reçois un message d'un réalisateur de films, à propos des sons que je mettais sur internet. Il me disait qu'il aimait ma manière de m'exprimer et les expressions de mon visage. Et puis, il m'a fixé un rendez-vous.

Anis AOUAY

J'entends encore sa voix, son rire. Des mois que j'essaie de l'oublier mais sa voix reste là pour me hanter, me rappeler ce que j'ai fait. De magnifiques souvenirs, que je déteste à présent, reviennent. Cela me dérange ? Non, j'ai appris à vivre avec. Quand je pense l'avoir oubliée, ah bah non, elle est encore là à me faire chier.

Théo PRUTEAN

oo

Je suis au bord de la falaise, le vent me pousse de plus en plus. Les feuilles mortes frémissent, les oiseaux chantent. Tout est calme, reposé. Il s'approche de moi, j'entends ses pas lourds sur la pierre. Il pose sa main sur mon épaule, je la repousse. Il tente de me raisonner, de me retenir. Le soleil est sur le point de se coucher. Rien ne m'en empêchera, je vais le faire. Des milliers de questions brouillent ma tête. Et tout au fond qu'est-ce qu'il y a d'abord ? De l'eau ? Du sable ? Tout cela n'a plus d'importance. Je saute, j'ai l'impression de voler. La chute est lente, brutal est l'atterrissage. J'ai fait un plat monumental. J'entends un claquement plus fort que le mien. Je me retrouve donc dans l'eau, avec lui, à la tombée de la nuit. Il y a peu de lumière mais les écailles des poissons scintillent. La chute n'était pas assez impressionnante. Je veux me noyer comme un poisson moi. Viendra-t-il avec moi ? Encore une fois, il n'est pas d'accord. Mais à la longue, il finit par céder. Je plonge la tête la première dans l'eau. Qu'est-ce qui se passe ? J'ai oublié de respirer ! Il l'a vu et il me tire par les cheveux pour que je remonte à la surface. Je hurle – il est fou ou quoi !!!

Paul ROBINI

Je loge juste à côté de chez mon voisin
Qui loge lui-même en face de mon autre voisin
Des voisins dans l'immeuble
Des voisins de voisins de mes voisins

Je regarde par ma fenêtre et j'en vois un
En bas de mon immeuble de voisins
Je le vois du haut de mon 8ème étage
En bas il fait tache

Mais qu'est-ce qu'un voisin ?
Ne suis-je pas moi-même un voisin ?
Les voisins font des va-et-vient
Ça s'en va et ils s'en vont

On toque à ma porte,
C'est un de mes voisins,
Et je vois qu'il porte
Un collier de sarrasin.

Louka TIXIER

« Lâchez votre arme ! Lâchez votre arme ! Rendez-vous ou on tire ! »

« Je ne veux pas encore perdre un coéquipier », me dis-je. J'entends encore sa voix... quand il l'a supplié de ne pas tirer, je sais bien que c'est les rouges contre les jaunes, les méchants contre les gentils, les coupables contre les innocents. Au fond ça sera toujours l'autre le camp l'ennemi ...

• « Oh non ! Il pointe son laser sur moi !!! » - « Et son coéquipier Oh ! il le pointe sur le mien ! » - « Ils nous encerclent c'est terrible ! » - « Je vous en supplie, on n'est plus beaucoup ! Epargnez nous ... »

Plus que quelques millimètres, et ça sera monstrueux. Je ne veux pas finir en m'écroulant, je veux finir héroïquement en protégeant mon ami des méchants ... « Non je vais finir comme ça, à terre ? »

• « Aie ! il m'a touché, la couleur apparaît sur ma hanche, sur l'épaule ! C'est fini, je suis couvert de couleurs, et plein de douleurs ! - Oh merveilleux miracle ! Ranger Alpha est arrivé !! Je pousse un soupir de soulagement. Il leur tire dessus, c'est génial !!! Vite, vite, vite il faut qu'on se mette à couvert. » - « Ça y est, on est derrière une vieille porte en fer abandonnée, mais j'ai peur : je sens des regards sur moi. Peut-être que je deviens parano ? Ça fait longtemps qu'on est sur ce champ de bataille, mais c'est maintenant que j'ai peur ; peur qu'on vienne une autre fois me sauver et que je frôle encore de près la fin.

« Là ! » me dit Alpha » - « A couvert » criais-je. Il tire. « Il est touché !! »

Je décide d'y aller : il faut que je venge mon ami. Oh non ! Ils sont trois et je suis tout seul. Je me sens faible depuis qu'ils m'ont touché à l'épaule et à la hanche ; mais je ne veux pas déclarer forfait.

Mais ...

On a perdu beaucoup trop de personnes dès le début.

C'est sûr c'est fini, c'est la fin.

J'attends les tirs qui m'achèveront et me couvriront de couleur ;

Bon, en même temps, c'est la première fois qu'on jouait au paintball !

Maiïys BISCAY

Je loge juste à côté de lui.
Je me réveille chaque matin,
Sa présence à mes côtés,
Le rituel de le voir, lui.
Sa lourde respiration,
Ses éternels cheveux emmêlés par le manque de sommeil
Et tout son corps enveloppé dans mes draps blancs.

Je loge juste à côté de lui.
Son manque d'intérêt à la vie,
Ses billes bleues fermées par ce qui le fascine,
Et lui, insignifiant sans savoir ce qui le définit.

Je loge juste à côté de lui.
Une cigarette coincée au coin de son éternel rictus moqueur,
Qui va de une à trois, de trois à quinze,
Et de quinze jusqu'à la mort.

Ces battements de cœur devenus irréguliers
Et encore une fois,
Son manque d'intérêt à la vie,
De ne pas savoir qu'il était en train de se détruire.

Floriane SIGURET

Je rêve d'aller là-bas, me balader dans les rues, dans toute la ville, sentir le vent chaud me pousser vers l'avant, pouvoir danser, crier, rigoler sans que personne ne me juge ; pouvoir acheter sans compter, visiter et explorer. Je rêve d'aller là-bas tout simplement car tout y est plus grand : les buildings, les voitures, les maisons, les avenues. Je rêve de monter tout en haut d'une tour, de prendre des photos, et d'admirer à quel point les gens sont petits quand on les regarde d'en haut.

Je rêve aussi d'aller sur cette avenue si connue avec ces fameuses étoiles, et de prendre des photos comme toutes ces personnes sur les réseaux sociaux, et de pouvoir me dire enfin que ce ne sont pas elles les plus importantes, mais moi. Je rêve d'aller là-bas, tout simplement pour la mentalité des gens, car les gens là-bas ne sont pas comme toutes ces personnes, celles qui demeurent à Paris et qui vous jugent dès que l'on est différent. L'ouverture d'esprit, c'est ça qui manque le plus à Paris.

Je rêve, surtout, de prendre une photo de moi avec mes amis ou ma famille, devant un panneau d'Hollywood et de pouvoir enfin me dire que j'y suis.

Matéo LABANOWSKI

Je suis enfermée dans ma chambre
Je cherche à me comprendre
Je me sens minable
Dans cette boucle interminable
Si je pouvais m'en libérer

Volant vole dans le ciel
Une famille d'hirondelles
Que je vois-de ma fenêtre
Elles sont si belles
Si je pouvais renaitre

J'aimerais être comme elle
M'amuser dans le ciel
Pouvoir m'exprimer librement
Laisser mon corps aller
Ah si je pouvais voler !

Maxime BOURBON

Lorsque j'ai pris cette photo, j'ai vu : cette belle plage ensoleillée, les herbes au vent s'agitaient, les oiseaux s'envolaient.

Je me suis souvenu de la monstruosité de cette plage quand il y a eu le débarquement, 75 ans auparavant, le 6 juin 1944, et de tous ces coups de feu et des bombes ~~qui~~ enlevèrent la vie à un grand nombre d'hommes qui se sacrifièrent pour leur pays.

Maintenant, lorsqu'on la regarde, on n'imagine pas son passé, alors qu'autour de nous, des monuments, des cimetières, des noms gravés sur les croix ...laissent une trace de tout ce qui s'est passé sur cette plage.

oo

Je le sens qu'il commence à prendre de plus en plus de place dans mon corps alors que je lui en avais attribué une, bien que toute petite. Je veux à présent qu'il sorte et ne veux plus qu'il revienne. Le docteur m'avait pourtant prévenu de prendre mes médicaments tous les jours, mais je ne l'ai pas fait. Il me fait peur maintenant : il me provoque de plus en plus. Il veut me contrôler totalement ? Que faire ?

N'Diassé SENE

A la tombée du jour

Je sors et vais à la rivière pour me laver

Je saute dans l'eau, et là je vois tapi dans le fond

Un alligator, je sors terrifié de l'eau mais j'ai quand même envie de voir

Je récupère alors un bâton, et j'engage le combat

Il m'attaque et ça tourne mal...

oo

Des meurtres ont été commis, des dizaines de personnes sont mortes. La ville a peur, les habitants sont terrifiés. Je mène mon enquête, je trouve des pistes, je sens que je ne suis pas loin de trouver l'identité du tueur.

Et là... je me rends compte que je suis juste à côté du tueur.

Il s'apprête à me tuer et je meurs.

Peut-être mettra-t-on mon corps dans la collection d'un musée ?

Mervan KHENNOUF

Le démon qui habite mon esprit ne cesse de grandir. Il se nourrit de mes peurs, des idées noires qui hantent mon esprit. Il me rappelle à chaque instant qu'il existe. Le jour, comme la nuit. Il fait les mêmes gestes que moi. Il entend les mêmes choses que moi. Il voit les mêmes choses que moi, il imagine les mêmes choses que moi. Il sent les mêmes choses que moi, il fait partie de moi. C'est lui qui fait de moi la personne que je suis. Je ne peux pas le fuir, seul mon sommeil me permet de lui échapper. Mais les rares fois où je réussis à m'endormir, il revient, sous forme de cauchemar. Il hante mes nuits. Il détruit mes journées. Il efface mon sourire. Entendre des voix, voir des ombres bouger quand elles ne le font pas ; c'est le quotidien des personnes comme moi. Ces soirées n'ont rien de paranormal, c'est juste une obsession, une peur immense, une sorte de paranoïa générale. Les personnes dont je parle me racontent souvent leurs dernières horreurs vécues. C'est devenu un quotidien, et ça ne devrait pas. Le démon prend de plus en plus de place. Il n'abandonne pas. Il persiste, insiste et arrive à ses fins. Quelques jours de plus et il deviendra moi, je deviendrai ce démon. C'est un futur inévitable. Plus on s'y habitue, plus ça nous effraie. Je ne veux pas finir perdue, au milieu des ténèbres, à ne pas savoir si je vis ou pas. Je ne veux pas oublier le nom de mes proches. Je ne veux pas me retrouver un matin, sans envie de me lever, sans idée de la raison pour laquelle je me battais. J'entendrai encore sa voix me murmurer qu'il aura gagné. Il gagnera. J'en suis sûre, et il est sûr de lui. L'établissement qui nous emprisonne était censé nous aider. Des murs blancs, des chemises blanches, des médicaments, des personnes miroitant mon état à chaque coin de couloir. Plus qu'une maladie, c'est devenu un mode de vie. Les lieux nous bloquent psychologiquement. Les remèdes trouvés, dans le travail, dans les cafés, les rires entre amis... ce sont des remèdes disparus, envolés. Il ne s'agit plus de vivre avec ; il s'agit de ne penser qu'à ça, réfléchir en ce sens-là seulement. Ça ne nous aide pas. Ça nous enfonce. Cette « voie de guérison » nous enterre, nous plonge dans les bas-fonds de la maladie ; l'antre du démon. Il ne s'agit plus d'en vouloir aux autres : on ne ressent plus rien, on n'a plus envie de rien, on est vide, ou plein, ou rien. On n'est plus rien sans lui. Et c'est peut-être lui qui a voulu, toutes ces années, nous persuader de cela. On n'y est pour rien, au fond. Et le jour où on cèdera, les uns après les autres, le jour où notre esprit s'éteindra d'une manière ou d'une autre, les gens l'apprendront, et nous blâmeront. Mais, comme l'a dit quelqu'un de célèbre dont j'ai déjà

oublié le nom, « quand une personne atteinte du cancer en meurt, les personnes extérieures à cela blâment le cancer. Pour la dépression, c'est pareil. Ne reprochez pas à la victime d'avoir perdu le combat. » Ce n'est que l'affaire de combien on est à l'intérieur de soi. Il faut savoir identifier le problème, le comprendre et apprendre à le résoudre. Maintenant, je vais me coucher et, si je réussis à m'endormir, je ne sais pas si je me réveillerai demain. Je ne sais pas s'il me dira de me tuer, s'il m'aura déjà emportée. Demain, il me possédera sûrement entièrement. Et je ne peux même pas vivre chaque jour comme si c'était le dernier, confinée entre ces murs blancs. La peur qu'un jour, je me réveille sans émotion est toujours là. Cette situation ne m'éloignerait pas tellement de mon état actuel, mais je veux encore m'appartenir, être libre de mes mouvements, penser de moi-même, bouger de mon plein gré, être capable de rire ou de pleurer. Alors c'est décidé, si demain le démon ne m'a toujours pas avalée, je le combattrai, et je m'en sortirai.

Anaëlle AMROUCHE

Essayons d'y voir plus clair. Dans cette chair qui m'intrigue et m'obsède, je l'écoute, la réécoute indéfiniment.

Je commence par elle. Elle a trop souffert, et c'est notre boussole à tous dans cette vie qui va à fond la caisse. Je sens comme un vide quand elle n'est plus dans la pièce. Elle nous sourit tout le temps pour ne pas nous montrer tout le mal dont elle souffre. C'est la vraie patronne de la maison, la voix de la raison. Il faut toujours finir la bouffe qu'on a dans son assiette ou sans ça tu la blesses. On va l'aimer jusqu'à la mort, et jeter une bouteille à la mer pour qu'elle atteigne le paradis.

Maman, je t'aime plus que tout au monde.

Mais nous sommes esclaves d'une société qui tourne en rond.

oo

Si je pouvais voler, je partirais dans l'Abîme avec du zouk. Arrivé là-bas, je partirais au Mexique avec eux. Puis, je partirais à Dubaï sur le Burg Khalifa. Je visiterais tous les pays du monde en un mois, puis, après, j'enfilerais mon sac colissimo pour faire des livraisons sur toute la planète pour très cher. J'irais dans tous les pays pour qu'ils soient tous égaux en technologie et en nourriture. Après ça je prendrais un rafraîchissement avec des bouteilles d'oxygène et irais visiter la galaxie. Après cette visite, je regarderais les matchs de la coupe du monde 98.

Alex PROVOT

Essayons d'y voir plus clair
Le ciel est bleu et les arbres sont verts
Le soir il pleut et le jour il neige
Les grandes montagnes m'inspirent
Et les petits villages je les admire
Mais je pense surtout à cette cabane
Au milieu du village où tous les soirs on joue à cache-cache
On mange, on boit
On parle de tout et de rien
On dort, on vit
Qu'est-ce que c'est beau, l'Algérie !

oo

Si je pouvais voler, j'irais dans un autre monde, un monde où la misère, l'échec et le mal n'existent pas, j'emmènerais ma plume et mon papier, mon intelligence et mon caractère. Je m'envolerais pour créer un nouveau monde, là où le bonheur, la joie règneront. Là où la guerre n'existerait plus. Je volerais vers un monde gai et heureux et j'irais conquérir l'Univers pour y récolter toutes les cultures. Si je pouvais voler, je m'isolerais pour enfin avoir la liberté et le calme.

Ilyes ZEHAR

La nuit nous sortons de nos vitrines, à pas de loup, sur un parquet glissant. Les boccas roulent sur le sol, les sabots claquent, et les squelettes se reforment petit à petit. Le musée s'éveille, les créatures ouvrent leurs yeux fermés sur le monde et sur les humains qui les ont rejetés, et puis observés avec une étrange curiosité. Les ombres s'étirent à présent sous des ampoules à faible lumière, les pattes s'allongent et les museaux et les becs s'ouvrent frénétiquement, suivant le rythme des éclairages grincheux. Dehors, le vent siffle, et frappe sur les carreaux. Nous levons nos regards avertis vers le crépuscule. Ce soir, la nuit sera à nous, bien décidés de vivre ces quelques heures sans flashes et sans yeux écarquillés.

oo

A la tombée de la nuit, je peux enfin me réveiller. Un œil, puis deux, me ramènent aux ténèbres. Je me redresse, prends appui sur mes pattes avant. Je m'avance vers la sortie, ma fourrure frôle les parois glacées de la caverne. Encore quelques pas, et je serai dehors. Le vent veut me garder dans l'obscurité, mais je résiste. Désormais, plus rien ne m'arrête.

Ethel DRABINOWSKI-MARNIER

Il fait de plus en plus sombre, le soleil commence à se coucher. Il y a un silence de mort. Ça nous change de la journée lorsque tous ces humains nous observent, en parlant, en se posant des tas de questions. Maintenant, c'est le silence. Quand tout d'un coup, j'entends un bruit, des craquements d'os je crois, puis des petits coups sur le verre, et encore des mâchoires qui claquent et des sabots qui frappent le sol de plus en plus vite et de plus en plus fort. Le musée se réveille à la tombée de la nuit. Ça y est, maintenant je vois ! J'ai attendu ce moment toute la journée. Tous mes amis se sont réveillés, je peux bouger. J'entends mes os craquer. Je suis tout engourdi. Je lève un membre, puis l'autre – c'est bon je marche ! J'entends le bruit de mes sabots frapper le sol du musée. Cela faisait longtemps que je n'avais pas bougé et ça me manquait. Je salue tous mes amis les squelettes, de la grande girafe au petit renard, en passant par l'éléphant et l'autruche. Puis, je descends la petite marche, sur laquelle je demeure toute la journée sans bouger, pour que les humains m'observent et apprennent en observant mon squelette. Je descends, et vais saluer toute la collection de mâchoires qui me répondent en chantant. Ensuite, je vais visiter les sabots et les fers à cheval... j'aimerais tant avoir ces chaussures ! Je les salue, et ils me répondent en faisant des claquettes.

Chloé VALLÉE

J'entends encore sa voix
Quand je ferme les yeux, je le vois
Il est là, en face de moi
Il me parle de tout et aussi de moi
Il m'incite à faire le mal ou le bien
C'est souvent lui qui influence mes décisions
Je me fie souvent à ses intuitions
Car c'est lui qui occupe toute ma raison
Cette voix qui me semble familière
Je l'entendais encore hier.

oo

A la tombée de la nuit, je dors, je dors parce que quand je dors, je ne pense à rien, mon esprit est apaisé et mes problèmes disparaissent. Oui je dors parce que je suis un être humain. Et quand je dors : je rêve et mes rêves peuvent être alors fabuleux comme ils peuvent me faire peur, et m'entraîner vers des cauchemars. Oui je dors car quand je dors, tout est calme, silencieux et personne ne me dérange. Oui je dors car dormir c'est bon. Tout le monde dort, peu de personne détestent ça. Oui je dors car après une dure journée, je suis fatigué et que dormir permet de me reposer. Oui je dors car quand je dors, je peux imaginer un monde idéal, un monde sans problème, sans méchanceté, sans limite, sans barrière. Une seule chose interrompt mon sommeil, c'est lorsque le jour se lève et là je ne dors plus.

Lucas CICÉRON

Ceci est une histoire vraie. Il était tard, je m'appelle Abdelkacem, moi et six hommes avec moi commençons à avancer, nous avons les preuves que le frère d'un des six hommes était un harki. Notre mission ? l'interroger, puis l'exécuter. Le village était comme d'habitude surveillé 24 heures sur 24 par les Français, nous allions chercher le traître chez lui, pour qu'il nous suive sans attirer l'attention, son frère qui est avec nous fit croire qu'on avait besoin d'aide, puis on se mit à marcher pour atteindre le haut d'une montagne isolée du reste. Trahir son frère, c'est dur mais lorsque son frère est un traître, on est obligé, pour notre pays. On monte sur la montagne en file, les uns derrière les autres, car les Français ont placé des mines dans les montagnes pour qu'on ne puisse pas en sortir sans qu'ils le sachent. On monte doucement, puis je remarque que mes lacets sont défaits, je sors donc de la file tandis que les autres continuent la montée comme on nous avait dit de faire, de ne pas nous arrêter. Je m'appuie contre un rocher jusqu'au moment où, dix mètres devant, le premier de la file marche sur une mine, ça explose, les six hommes meurent sur le coup et moi je suis très blessé par les éclats de bombe, le bruit va ramener les militaires français, j'ai des documents confidentiels sur les plans de la guerre sur moi, je les enterre où je suis et j'utilise le peu de forces que j'ai pour ramper, jusqu'à un autre rocher pour que ces documents ne tombent pas chez les Français. Je suis arrêté, soigné puis enfermé et torturé pour des informations à de nombreuses reprises, trois mois plus tard, la guerre est finie, l'Algérie a gagné. Une guerre d'indépendance longue. Et voilà comment, après de très nombreuses missions, je me suis fait arrêter, et je suis fier d'y avoir participé.

Yacine OUBAZIZ

J'entends encore sa voix, si magnifique, si envoutante. Mais d'où vient-elle, que veut-elle me dire de si important? Cette voix que je n'avais jamais entendue auparavant. Elle est grave et avec un timbre particulier. Elle provoque en moi un relâchement total. En l'écoutant, je me détends à un tel point que je me crois dans un rêve. Un rêve si profond, si intense, qu'il m'apparaît réel. Je me demande parfois : quelle est vraiment la frontière du rêve ? Où s'arrête-elle? Le rêve est pour moi une magie envoutante, qu'on peut adorer mais aussi qu'on peut détester tant elle peut faire peur. Pour moi, le rêve s'arrête à mes peurs c'est-à-dire à mes cauchemars. Mais le cauchemar ne dévoile-t-il pas certaines vérités cachées en nous, ainsi que nos peurs et nos angoisses ?

Tom YAMOU

oo

J'ai envie de voir mon idole, celle en qui j'ai mis toute ma confiance et à laquelle je parle quand je ne vais pas bien. C'est celui qui me défend même quand j'ai tort. J'ai très envie de le voir car cela fait deux ans que je ne le vois plus, ne le sens plus, ne le perçois plus. Où est-il ? Des fois, il m'arrive de croire qu'il est là, qu'il va se manifester, mais non il est parti, peut-être pour toujours. Je sais que cette pensée va me hanter toute ma vie car cette personne, que j'ai envie de voir, c'est mon père. Vous vous demandez si c'est bien de mon propre père que je parle ? Oui bien sûr, c'est lui, mon père, qui a disparu et qui s'est envolé comme un ange ; dans le ciel il est parti, et c'est comme ça. Il ne verra plus jamais sa petite Graciela grandir, avoir son Bac, avoir des enfants et un chez-elle. Ce que j'écris aujourd'hui appartient au côté noir de mon cœur, celui que je ne montre jamais car il porte malheur quand je l'ouvre ...

Graciela PAGLAN

L'océan, j'aimerais découvrir l'océan et partir vers l'inconnu, découvrir les poissons et la vie sous-marine ; me balader à travers les différentes mers, et résoudre tous les mystères toujours irrésolus des épaves et des cités disparues. Mais quelque chose en lui me fait peur, son fond, là où personne n'est encore jamais allé, cette partie obscure que personne ne connaît. Là-bas, il y fait totalement sombre et les poissons sont complètement difformes, l'eau y est très froide et je ne vois justement pas le fond... Mais tout au fond qu'est-ce qu'il y a ? Essayons d'y voir plus clair...

oo

Il fait les mêmes gestes que moi... Aujourd'hui mon petit frère est né : on est le 17 août 2007, ma mère et mon père sont à Paris, et moi je suis chez ma tante. En revenant à la maison, j'ai appris que j'avais un petit frère. J'ai joué avec lui... il fait à présent les mêmes gestes que moi.

Yvan SYMOENS

Ça porte malheur quand on ouvre ? Ouvrir cette boîte ? C'est la question que je me pose à chaque fois que j'entre dans cette chambre ; cette chambre sombre, pleine de poussière, où j'ai peur... Peur qu'il m'arrive quelque chose, à moi ou à ma famille ; peur que la maison de mon enfance soit détruite. Détruite par ma faute, à cause de ma curiosité ; adjectif qui me caractérise peut-être le mieux. Mieux que celui que m'attribue Sarah. « Sarah ? Sarah ! » Ah oui, c'est vrai, ma cousine et moi avons le même prénom. Elle m'appelle, je la regarde, et dis : « Ça porte malheur quand on ouvre cette boîte ? » Je la regarde à nouveaux et ma cousine s'avance lentement vers elle. Je me bouche les oreilles et ferme les yeux. Elle s'en approche de plus en plus. Elle pose sa main dessus et l'ouvre. Et là... une douce mélodie s'en échappe. Ma cousine me regarde et me dit avec un sourire : « Sarah ce n'était qu'une boîte à musique ! ». Je n'avais que trois ans.

oo

Dans mes rêves, je la vois à côté de moi, et dans mes cauchemars, je ne la vois plus. J'entends encore sa voix qui me parle comme elle me parlait avant avec un mélange de français et une majorité d'espagnol. Elle faisait des efforts pour parler en français, mais ça ne venait pas. J'adorais l'écouter parler. Je la voyais très rarement mais quand j'allais chez elle, elle m'indiquait toujours où était ma chambre et me disais : « pasas por la puerta y gira a la derecha tu habitacion esta alli » et je suivais ses instructions. Elle me rejoignait quelques minutes après et elle me racontait, comme je lui demandais souvent, la guerre d'Espagne. Je ne m'en lassais jamais même si ça me rendait très triste.

Luna RIVIERE

LA PLUME DE NOS RÊVES

Atelier d'écriture animé par Jean-Louis Giovannoni auprès des élèves de 2^{ème} 11 du Lycée Eugène Delacroix de Maisons-Alfort (Val-de-Marne).

Nous tenons à remercier le Conseil Régional et la Direction du Livre de la Région Île-de-France pour son soutien financier et logistique, monsieur Gérard Jock, proviseur de l'établissement qui a accompagné ce projet, madame Pascale Bel-Féraud, professeure de Français, madame Cécile Chéné, professeure d'Histoire ainsi que madame Cassandre Boudet, professeure documentaliste, sans lesquels ce projet n'aurait pas pu voir le jour.

© Chaque auteur en ce qui le concerne
Achevé d'imprimer le